

SYNTAXE BASQUE

Position du déterminant et du déterminé

Pendant la quatrième session du Congrès des Américanistes à Madrid en Septembre 1881, le prince Michel Gortschacow, ambassadeur de Russie, nous présenta au roi Alphonse XII, Président d'honneur du Congrès, qui avait bien voulu, nous inviter à passer la soirée au palais d'Orient. Le jeune souverain, très intelligent et très instruit, fut on ne peut plus aimable; il s'informa des études particulières de chacun de nous. Je lui dis que je m'occupais surtout de linguistique et que, outre les langues du nouveaux monde, j'étudiais un idiome plus important peut être pour l'Espagne, car il était parlé sur son propre territoire, la langue basque. Il me demanda alors mon opinion sur l'origine des Basques, question si controversée. Un peu étonné qu'il parut être au courant de la question, je lui répondis qu'à mon avis aucune des solutions proposées ne me semblait acceptable. «Cependant, me dit-il, quelle est celle que vous trouvez la moins invraisemblable?» Je lui répondis que l'une des moins extravagantes était celle qui rattachait les Basques aux populations indigènes du Nord de l'Afrique, Berbères, Kabyles, etc... mais qu'elle était encore bien peu probable. La conversation avait eu lieu en espagnol, mais le roi s'était entretenu avec d'autres membres du Congrès en français et en anglais, langues qu'il parlait fort bien. Un journaliste annonça le lendemain dans la «Correspondencia» *urbi et orbi* que S. M. Alfonso XIII avait parlé basque ave M. *Benson* (sic). La nouvelle fit un certain

bruit dans les Provinces où l'on ne soupçonnait pas que le roi put savoir *l'euskara*.

Depuis 35 ans mon opinion sur l'origine des Basques n'a pas changé, mais elle s'est précisée. Les peuples de l'Europe Occidentale présentaient sans doute le même type physique, avaient des civilisations rudimentaires diversement développées, parlaient des langues simples mais différentes; elles n'étaient point toutes du même âge et devaient être isolées les unes des autres. Quand ont commencé les grands courants migrants venus de l'Orient, ces tribus primitives ont été envahies, détruites, absorbées, par des populations matériellement plus fortes et d'une mentalité supérieure; il n'en est resté que quelques mots presque impossibles à reconnaître au milieu du vocabulaire des conquérants dont la conformation anthropologique a pu être aussi très légèrement modifiée. Seuls les basques paraissent avoir résisté, mais sous l'afflux renouvelé des immigrations successives ils ont peu à peu perdu toute leur originalité ethnographique; leur langue seule a survécu comme un rocher perdu au milieu de l'océan immense, constamment battu par les flots et les tempêtes, mais fierement debout et toujours intact malgré quelques écorchures, quelques tâches, et quelques plantes marines accrochées aux arêtes de ses flancs.

En étudiant attentivement et minutieusement le basque contemporain, en analysant ses formes grammaticales, en classifiant, tous les mots de son vocabulaire, on peut suivre son évolution depuis le moment où il est entré dans la vie historique, c'est-à-dire depuis son premier contact avec un idiome étranger mieux organisé; ou peut se rendre compte des influences qu'il a subies et reconstituer les phases diverses par lesquelles il a passé. Il est remarquable à ce point de vue que on n'y trouve pas de traces appréciables de beaucoup de langues qui ont été en rapport avec lui, le ligurien, l'ibère, le celte, le carthaginois, le grec, le gotique, l'arabe. On constate seulement l'action profonde du latin populaire et classique et des dialectes romans. Il est même possible d'établir les époques où ces influences ont produit des effets particuliers; les mots d'emprunt, par exemple se rapportent à trois époques différentes, celles du latin, du romanisme, des patois modernes.

Les mots de la première époque sont purement latins,

mais deux causes contribuent à les rendre méconnaissables: leur prononciation originale que nous n'observons plus et les altérations phonétiques qu'ils ont dû subir; *bago* «hêtre», *bake* «paix», *gela* «chambre», *gozputz* «corps», *leku* «lieu», *memento* «moment», *mertsika* «pêcher», *lore* «fleur», *lakhet* «agréable», *oraï* «maintenant», pour *fagum*, *pacem*, *cellam*, *corpus*, *locum*, *momentum*, *persicam*, *florem*, *placet*, *horæ*; on voit que le *m* final, qui n'était, sans doute, en latin qu'un signe de nasalisation, tombe d'ordinaire: on a cependant le composé *lekumberri* «nouveau lieu». Quelques mots sont d'un emprunt postérieur comme le prouve leur changement de sens ou de fonction: *dembora* «temps (sing.)» et *secula* «jamais».

Comme exemple d'emprunt pendant la seconde période, on peut citer *izpillu* «miroir» intermédiaire entre le latin *speculum* et l'espagnol *espejo*. On doit rapporter à cette période moyenne les mots religieux, par exemple: *gartha demborak* «les quatre temps (les quarts temps)»; *birgina* «la Vierge» du latin *virginem* dont le *g* a perdu sa prononciation dure (1). Citons aussi *errienta* «l'instituteur» (du français régent ou le *g* a perdu sa prononciation dure).

A la troisième période nous ne trouvons que des mots français, espagnols ou patois très peu modifiés. Quelques mots ont été empruntés deux fois sous des formes différentes; ainsi «religieuse» se disait au singulier en labourdin, il y a encore cinquante ans, *serorak* du latin *sorores*; on dit aujourd'hui *masæurac* «les ma-sœur».

De même on a substitué au mot basque *iseba* «tante» l'expression «ma tanta». Parmi les mots empruntés ou composés à une époque moyenne, on peut citer le nom de la fête de la Toussaint, *omiasaindu*, forme du latin *omnia sanctum*, remarquable, non pas tant par la combinaison du pluriel avec le

(1) Ces exemples montrent la conversion relativement moderne des basques au christianisme. En 1868, M. W. J. Van Eys demandait au maire d'un des villages de la côte s'il ne restait pas quelques traces, quelques souvenirs de prénoms antérieurs au christianisme. Il reçut cette fière réponse: «les basques ont toujours été chrétiens, monsieur». L'honnête homme qui parlait ainsi ne voyait pas qu'il réduisait l'antiquité de sa race à une dizaine de siècles.

singulier, car le nom français la présente aussi, mais par l'emploi du neutre: ce qui permet de supposer que le mot a été composé à un moment où le latin en décadence laissait tomber le neutre en désuétude et le confondait avec le masculin. Le Basque a emprunté plusieurs mots à l'arabe, par l'intermédiaire de l'espagnol. Par exemple *alcandora*, chemise, qui est la *gandourah* algérienne. Un mot intéressant est cercueil, *gatabute* ou *katabute* qui est plus rapproché de l'arabe *alatabût*, *attabût* que l'espagnol *ataud*, mais avec une explosive initiale inexplicquée. Les basques ont d'ailleurs un mot propre: *illoe* «lit de mort» qui est appliqué dans la vallée de Roncal, suivant Azkue, à un cercueil ouvert: peut-être y a-t-il là une survivance, une réminiscence, une imitation de la coutume gauloise ou celtique.

Les voyelles et les consonnes ne s'empruntent pas, mais les mots qui passent dans d'autres langues conservent souvent leur prononciation originale; quand des sons étrangers se produisent dans une langue ils sont le résultat d'une évolution naturelle produite généralement par des influences climatériques; c'est le cas de la *jota* espagnole. En basque *y* se prononce comme cette *jota* au delà des monts et en souletin il devient *j* français.

Dans la grammaire l'influence néo-latine a amené la formation d'un article et le développement d'une conjugaison périphrastique. A une époque très récente, on a employé les pronoms interrogatifs comme relatifs.

La syntaxe n'a pas échappé aux influences extérieures, comme on va le voir, par les observations suivantes qui sont relatives à un point assez important de la syntaxe basque, la position du déterminant par rapport au déterminé.

La détermination s'opère par l'article, par le génitif, par l'adjectif, ou par un substantif faisant fonction de génitif ou d'adjectif.

I. L'article en basque a été formé par les pronoms démonstratifs: éloigné *hura* «celui-la», prochain *hau* «celui-ci»; indifférent *hori* «cet autre»; dont l'élément essentiel est *a*, *o*, *or*, *ori*: *gizona*, *gizonor*, *gizonori* «l'homme»; *gizonok* «les hommes». Le pronom indifférent paraît aussi se réduire à *i*; joint au suffixe *k* d'action il forme le partitif *ik*; cf. le vers célèbre de Dechepare: *parabisuyan nahi enuque, emazteric ezipaliz* «je

ne voudrais pas (être) au paradis, s'il n'y avait pas de femme» (1).

L'article, primitivement étranger au basque y est devenu tellement habituel que les Basques d'aujourd'hui ne peuvent le séparer de leurs substantifs. Lorsqu'on leur demande par exemple comment se dit «homme» ou maison», ils répondent invariablement *gizona* ou *etchea* et non *gizon* ou *etche*. Silvain Pouvreau qui a composé une grammaire et un vocabulaire basques a méconnu l'article et en a fait une terminaison nominative.

L'article, est toujours suffixé, mais il est supprimé devant certaines terminaisons déclinales, comme *ko*, *tik*, *ra*: *etcheko yauna* «le maître de la maison», *etchetik ethorri da* «il est venu de la maison» *etchera noha* «je vais à la maison». Le souletin qui dit *la* au lieu de *ra* conserve l'article: *etchiala* «à la maison».

II. Le génitif se place toujours devant le substantif déterminé: *gizonaren etchea* «la maison de l'homme»; cette règle est absolument sans exception.

III. L'adjectif au contraire se place après: *etche handia*

(1) Ce n'est là qu'une hypothèse discutable, mais le déterminatif en *o* se retrouve dans les écrits du XVII^e siècle au nominatif, génitif et datif en *ok*, *on*, *oi*. Le *k* est certainement un signe d'action, d'énergie, d'intensité: il apparaît, non seulement comme signe de pluralité, mais dans le génitif de position *ko*, dans le suffixe *kin* «avec», dans la terminaison adverbiale *ki* dans la dérivative *ka* «à force de»; dans le formatif *ke* des potentiels et conditionnels, dans la particule *ki* qui précède le pronom régime indirect dans les formes incorporantes. Je ne puis discuter ici la question en détail, mais je peux dire que l'étude de la déclinaison et de la dérivation montre que le basque primitif ne distinguait pas plus le genre que le nombre. *K* sert non seulement pour le pluriel, mais aussi pour le nominatif actif et *ik*, joint au participe passé en fait un gérondif présent: *ikusirik* «voyant». C'est parce que *k* marque l'action qu'il est devenu le signe du pluriel. J'ai entendu maintes fois des basques de la campagne remplacer par *ak* le collectif *eta* des lieux-dits, par exemple *Bisustiak* pour *Bisustieta* du cadastre. Ce suffixe est quelquefois précédé d'un *k* après *z* ou *r*: le village d'Urcuit, qui est au bord de l'Adour, très large à cet endroit et formant une vaste courbe, s'appelle proprement *Urketa*, qu'on doit traduire «les eaux». Les scribes du moyen âge ont latinisé le nom français en *Auricoctus*, par le même genre d'à peu près qui a fait de Ondarrabia *Fons rabidus* et de *Roscidavallis*, *Runsciavallis*, *Ronceveaux*. Remarquons que dans la dérivation verbale le pluriel est indiqué par *z*, *zk*, *tz*, *t*, *te*, *e*, *de*.

«la grande maison», mais il y a des exceptions. Basa «sauvage» *lehen* «premier», et *azken* «dernier», sont toujours prefixés: *basurde* «porc sauvage, sanglier», *lehen kapitulua* «le premier chapitre», *azken pheredikia (predikua)* «le dernier sermon, le dernier discours, l'épilogue des pastorales».

Les adjectifs numéraux sont toujours prefixés, excepté *bat* «un»; *bi* «deux» et *mila* «mille» qui peuvent prendre les deux positions: *gizon bat* «un homme», *gizon bi* ou *bi gizon* «deux hommes», *milesker* ou *esker mila* «merci, mille grâces» *laur gizon* «quatre hommes». *Mila* est un mot d'emprunt et *bi* l'est probablement aussi.

Les adjectifs ordinaux anciens ou nouveaux sont toujours prefixés: *Heren suge* «tiers serpent», le triple serpent des contes populaires; *laugarren kapitulua* «le quatrième chapitre».

Les adjectifs indéfinis et interrogatifs se mettent devant le nom: *bertze gizon bat* «un autre homme», *zerbait gauza* «quelque chose» *zoin gizona* «quel homme?».

Mais des exemples assez nombreux nous montrent qu'anciennement l'adjectif pouvait précéder le Substantif, ainsi les noms des mois. Par exemple «le mois noir» c'est-à-dire décembre ou janvier est plutôt *beltzilla* que *ilbeltza*; beaucoup de noms composés sont constitués de la même façon: *oihanzelhai* «plateau boisé», *oren-kume* «petit du cerf, faon» *bet-ule* «poil de l'œil, cil», *art-izar* «l'étoile lumineuse, vénus»; on trouvera plus loin d'autres exemples significatifs.

IV. Les particules de déclinaison qui correspondent à nos prépositions sont toujours suffixées, mais on peut considérer qu'ici le déterminant est le substantif qui précise le mouvement ou la position indiqués par les suffixes. Dans la conjugaison, le déterminant est le pronom qui caractérise l'action, ou l'inertie marquée par le radical verbal. Le verbe basque primitif n'avait que deux temps, un présent et un passé qui a pris plus tard le sens de l'imparfait et qui ne différait du présent que par la nasalisation initiale du radical. Le verbe était intransitif ou transitif, mais le transitif avait deux formes selon qu'il incorporait ou non le régime direct. Nous appelons la première forme déterminée et la seconde indéterminée par analogie avec les langues ougro-finnoises: l'intransitif et le transitif indéterminé commencent par le pronom sujet: *nago* «je demeure» *jatorkit* «il vient à moi», *zinaki* «vous saviez», *nerro* «je lui dis»;

au contraire, dans le déterminé c'est le régime direct, véritable déterminant qui est initial et le sujet est rejeté à la fin: *dakit* «je le sais» *narama* «il m'emporte» *zitut* «j'ai vous», *zintut* «je vous eus.»

Dans la conjugaison périphrastique, la détermination s'opère par l'auxiliaire qui se place après le nom ou l'adjectif verbal: *yoan naiz* «je suis allé», *ikusten dut* «je le vois». Mais cette conjugaison, très abondante et de formation assez récente, a eu lieu sous l'influence et à l'imitation du néo-latin. Les verbes simples se rencontrent dans beaucoup des anciens proverbes recueillis par Oihenart; au XVII^e siècle on en employait encore un grand nombre, aujourd'hui ils sont très peu usités: Silvain Pouvreau était tellement pénétré de la tendance de ses contemporains qu'il les évitait soigneusement. Dans sa traduction de l'Imitation publiée en 1720, Chourio commence ainsi: *Niri darraitana eztabilla illhumbean* «celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres»; Pouvreau qui avait traduit le même ouvrage en 1663 avait mis: *Nor ere baitarrait eztabilla ilhumbean*.

La traduction souletine de 1757 dit: *Eni jarraikiten dena eçtabila ulhunpian*: Les traductions postérieures ont *exta ibil-tzen*; on voit la progression.

V. Il y a en basque toute une série de mots extrêmement intéressants, les lieux-dits, les noms topographiques, les noms de famille. Composés d'un ou plusieurs mots, ils ont perdu leur signification primitive et sont restés comme figés dans leur forme ancienne. Le plus souvent dans ces mots, l'élément de détermination est le premier: *Agorreka* (*Agorerreka* «ravin sec et souvent desséché» *Beltzunze*, Belsunce «lierre noir» *Zabalburu* «tête large», *Orkhatsberho* «fourré du chevreuil», *Behola* «cabane de la jument», *Zubiburu*, Ciboure «tête du pont, Capdepont», *Ithurbide* «chemin de la fontaine» *Bazterretche* «maison à l'écart, *Jauregi*, Jauréguy «habitation du seigneur, chateau», *Lohobiague* (maison Louis XIV à Saint Jean de Luz), «abondance de rous boueux, Valcarlos s'appelle en basque *Luzaide*, évidemment pour *Luzabide* «chemin long» nom qui convient parfaitement à cette vallée étroite et prolongée au sommet de laquelle est Roncevaux, en basque *orraea*, où l'on voit une contraction de *orrega* «abondance de genévrier» mais le mot propre est *orreraga* ou plutôt *orerriaga*, et mieux, comme écrit Pou.

veau *orierriaga* que je traduis: abondance de pierres jaunes (1): le sol y est jonché de fragments pierreux colorés en ocre rougeâtre par l'oxyde de fer. La dernière strophe du prétendu chant de Lelo qui est étrangère aux autres et qui leur est bien antérieure à mon avis, commence par *Andi aritsak* «les grands chènes.»

Un mot intéressant est le nom des anciennes assemblées regionales comme celles des délégués des paroisses du Labourd à Ustaritz *bilzar* ou *batçar*, formé de *bil* «réuni» ou *bat* «un» et de *zar*, *zaar*, *zahar* «vieux, ancien». Un assez grand nombre de mots présentent la construction inverse. *Oihambelz* «forêt noire» *Mendizabal* «montagne large» *lekhueder* «Beaulieu, Belloc»; mais ils paraissent de formation plus récente et contiennent souvent des mots d'emprunt: c'est une des raisons pour lesquelles je crois que *mendi* est une adaptation du latin *montem*; le mot propre pour montagne est *as*, *ach*, *ats*, *aitz haitz* et même *jaiz* cf. *Jaizkibel* «dos de la montagne». Quelques noms ont les deux formes: Barnetche et Etchebarne «maison à l'intérieur (du village), Etchegoyen et Goyenatche (écrit Godenesche par Raymond Poisson, dans sa comédie de 1679 *le poëte basque*) «maison au haut du village» (2).

(1) A ceux qui s'étonneraient de l'affaiblissement *erri* pour *arri*, je rappellerai que dans les actes anciens du livre d'or de la cathédrale de Bayonne, le nom propre Harriague est transcrit *Ferriague*; ce qui suggère une explication plausible pour le mot *Herri* «cimetièrre» qui serait «pierre de mort», c'est à dire tombe et non comme on le pense généralement «pays de mort», car le mot *herri* «pays» désigne ordinairement un vaste espace.

Le mot *bide* «chemin» est retrouvé par les Ibéristes dans les deux noms de chaîne de montagne *Idubeda* et *Orospeda* rapportés par les géographes anciens et qui seraient «chemin de boeuf (idi)» et «chemin de veau (orotch)», mais sans s'arrêter aux différences phonétiques il paraît singulier de voir des chemins différents pour les boeufs et les veaux sur la crête des montagnes. D'ailleurs le mot *orotch* signifie plutôt «jeune mâle» des animaux domestiques et s'applique même au chien. Les lieux-dits basques contiennent très peu de noms d'animaux, et comme animaux domestiques, on n'y trouve guère que la jument «*behor*», qui est apparentée probablement au nom de la vache *behi*, *beorlegi*, *behotequi*, *behola*, *behobide*, *behobia*. J'ai dit ailleurs que *bia* me paraissait être le latin «*viam*» dont *bide* serait un diminutif. Les basques primitifs ne devaient avoir ni routes, ni chemins, mais seulement des sentiers.

(2) Dans cette comédie, Godenesche, qui est un «apprentif poète» vient se plaindre de la brutalité d'un portier qui lui a donné «deux ou trois bons soufflets et quelques coups de pied»: *bi edo hirour on soufflet eta sembait ostico*. Voilà deux exemples d'adjectifs précédant le substantif.

Beaucoup de terminaisons ou suffixes ont manifestement la signification de «lieu, région, endroit»: *u, un, su, tsu, zun*. On peut y joindre *keta, eta* «pluralité» *aga* «abondance» *egi* «excès» *amezketa* «plantation de chênes tauzins», *ezpeleta* «les buis», *lizarraga* «la fresnaie», *Zumalakarregi* «endroit où il y a trop de bourdaine». Il convient également de mentionner les noms de maisons, dérivés directement par l'addition de *baita* où du génitif pluriel par *ea* qui sont proprement des locatifs privés de leur *n* final: *Urkixobaita, Dagieebaita, Laffitenea, Betrienea*, qui ne sauraient être traduits autrement que «chez Urquijo, chez Dagieu, chez les Laffite, chez les Pierre»; la chute du *n* s'explique parce que ces noms n'expriment plus la relation locative, mais sont devenus des noms propres.

Mentionnons encore *ti, toi* «plantation» *tegi* «habitation», *ola* «cabane», *lar* «lande, friche»: *sagardi* «pommeraie», *ilhardoi* «champ de haricots», *apheztegi* «habitation de l'abbé», *behola* «cabane de la jument» *etchalur* «friche de la maison».

Dans le même ordre d'idées, nous pouvons dire que tous les suffixes déclinatifs, *ko, en, i, z, ra, etc.* sont déterminés par les noms auxquels ils sont joints, car c'est ce nom qui précise l'objet du mouvement ou la nature de la position.

Dans la conjugaison, comme nous l'avons vu ci-dessus la détermination se fait par le pronom sujet dans les verbes intransitifs ou dans les transitifs sans régime direct et par le pronom régime dans les transitifs déterminés, comme disent les grammairres magyares.

Des faits qui viennent d'être rapportés se dégagent évidemment la conclusion que primitivement, en basque, le déterminant se plaçait toujours devant le déterminé par opposition au procédé habituel du sémitisme, mais que dans la suite des temps, la règle n'a plus été rigoureusement observée sous l'influence des dialectes latins où la construction est facultative. On peut aussi tirer des observations précédentes d'autres conclusions. On reconnaîtra d'abord la grande importance des noms topographiques pour l'étude historique du basque; comme ils ont perdu de bonne heure leur signification propre, ils ont formé en quelque sorte un tout moins sujet aux altérations phonétiques que les mots ordinaires; ils peuvent donc fournir d'utiles indications pour la grammaire et le vocabulaire. De plus, beaucoup d'entre eux nous sont donnés dans des docu-

ments fort antérieurs aux premiers textes basques connus. Leur recherche attentive s'impose donc à la patience et au dévouement des jeunes travailleurs; ils seront recompensés de leur peine par les découvertes qu'ils ne manqueront pas de faire, mais il faudra recueillir ces noms sur place, dépouiller les vieux livres, les archives municipales, les registres paroissiaux, les papiers de famille, les actes officiels, les contrats notariés, les états du cadastre etc. J'ai trouvé de ces listes dans les papiers de M. d'Abbadie et j'ai moi-même relevé un grand nombre de lieux-dits et de noms propres dans diverses communes. Il faudra éviter les explications trop faciles et les étymologies hasardées. Ainsi on a expliqué *Ascain* par «sur la montagne», mais le village est au contraire au pied de la Rhune, la traduction exacte est donc «montagne au dessus» c'est-à-dire «dominé par la montagne». Dans la commune de S.¹Pée, il y a deux quartiers appelés *Ibarron* et *Helbarron*, on n'a pas manqué de voir dans cet on l'adjectif «bon» mais il n'y a guère de noms de lieux basques formés par cet adjectif; je citerais seulement *Lekhuine* contracté de *Lekhuyone* «bon loc» bonne localité. Dans de vieilles chartes, S.¹Pée s'appelle *Sanctus Petrus de Ivarren*; d'autre part un quartier de Sare s'appelle *Helbarren* et la forêt d'Ustaritz limitrophe au N. O. de celle de S.¹Pée porte le nom de *Hergaray* «haut du pays»: les deux noms de S.¹Pée signifient donc «extrémité inférieure de la vallée» et «extrémité inférieure du pays»; le village de S.¹Pierre d'Irube, tout à côté de Bayonne, porte aujourd'hui le nom de *Hiriburu* «tête de ville, cap de villes mais des textes anciens ont conservé la forme *Yruber*, abrégé de *Irubehere* qui ne veut pas dire «au dessous de la ville» car on accède au village par une très forte rampe, mais «ville au dessous, dominant la ville». Je vois dans *Iru*, *Irun* un dérivé de *hiri* «ville» qui a probablement le sens de «localité habitée, groupe de maisons»; cf. les variantes *Irulegi*, *Iruña*, *Irumberri*, *Ilumberri*, et même la forme espagnole *Lumbier* qui m'a permis d'expliquer *Xavier* qu'on prononçait *Chabier* par *Echaberri* «maison neuve». L'un des lieux dits basques les plus anciens que nous connaissions est le nom de la plaine de Saint Sébastien: *Oyarzun* «endroit boisé», que les géographes grecs et latins ont transcrit *Oenso*, *Oiaso*, *Olarso*; ce nom est à rapprocher de *Lohitzun* «endroit boueux, marécage» nom original

de Saint-Jean-de-Luz où il ne faudrait pas voir l'espagnol *luz* «lumière».

Une étymologie très discutable est celle qu'on a proposé pour Bayonne *ibai-ona* «bonne rivière: pourquoi l'Adour ou la Nive seraient-ils de meilleures rivières que d'autres? pourquoi aurait-on donné un nom basque à une ville où le basque n'a jamais été parlé? La légende de Saint Léon suivant laquelle l'évêque rouennais aurait été massacre par les Basques hors de la ville, confirme ce fait. En 1664 on n'y parlait encore que le gascon; le témoignage de Mad. d'Aulnoy est formel, elle reçut la visite des principales dames de la Ville: gracieuses, aimables, élégantes, qui portaient sous le bras des cochons de lait enrubbannés et qui s'exprimaient uniquement en patois. Le nom de Bayonne ne remonte pas au delà du XII^e siècle, auparavant elle s'appelait *Lapurdum* ou plutôt *Civitas lapurdensium* ce qui n'est pas un nom de ville mais un nom de pays: Labourd, *lapurdi*, *laphurdi*, *laburdi*, ou, comme l'écrit au XVIII^e s. le Dr. Etcheverry, *lau-urdi* «les quatre cours d'eau» (Bidassoa, Nivelle, Nive et Bidouze?). La ville construite autour de la Cathédrale qui occupe l'emplacement d'un ancien temple romain, s'arrêtait à la rue Orbe dont on a eu tort de chager le nom: en bas de cette rue, il y avait des ports, port de Suzee, port du verger, port neuf; on peut voir encore dans des caves de plusieurs maisons les anneaux qui servaient à attacher les bateaux de commerce ou de pêche. Le nom de Bayonne vient probablement du latin *Bayona* adaptation du gascon *Bayam*, augmentatif du bas latin *baïa*, «baie», qui s'expliquerait parce que l'Adour faisait là une grande courbe pour aller se jeter dans la mer. On remarquera le synchronisme entre le changement de nom de la ville, la légende de Saint Léon, et le passage du pays à la domination anglaise.

L'étude ci-dessus montre également combien il est indispensable d'appliquer aux basque la méthode expérimentale, la seule d'ailleurs qui convient aux travaux linguistiques. Ce sera l'éternel honneur de M. J. de Urquijo d'avoir arraché les études basques à l'empirisme et de les avoir fait entrer dans les voies fécondes de la science positive. Depuis un demisiècle il y a eu encore trop d'ouvrages composés soit par des gens dont les intentions étaient bonnes, mais qui n'avaient ni la préparation spéciale, ni les connaissances générales nécessaires, soit

par des amateurs fantaisistes dont l'insuffisance égalait la pretention. Deux noms justifieront ces appréciations, ceux d'Augustin Chaho et du Prince L. L. Bonaparte.

A. Chaho, de Tardets a consacré trois ouvrages à sa langue maternelle: en 1836, des *Etudes Grammaticales* où il n'y a guère que des tableaux et des paradigmes, sans analyse, sans explication, sans résumé; en 1836 aussi, une *Lettre à Xavier Raymond* sur les rapports du basque et du sanscrit qui montre seulement l'ignorance linguistique de l'auteur; enfin en 1857 à la veille de sa mort, un grand dictionnaire basque-français dont il n'a pu faire paraître que la moitié de la première partie consacrée aux mots d'emprunt; ce dictionnaire est précédé d'un traité sur l'orthographe qui est bien la dissertation la plus extravagante qui ait été écrite sur un pareil sujet et qui est intitulé: la guerre des alphabets.

Deux exemples feront voir comment travaillait Chaho. Dans son *Voyage en Navarre*, le seul de ses ouvrages qui restera (il a eu deux éditions et a été traduit en allemand), il lui a plu d'attribuer aux Basques la coutume de la *couvade*; on sait en quoi elle consiste: comme il ne la voyait pas pratiquer autour de lui, il la place dans les vallées reculées de la Biscaye et il donne cette référence stupéfiante: Strabon livre III. Il a inventé la légende d'Aïtor, père des basques, parce que les Basques espagnols s'appellent volontiers *aitoren seme*; mais il n'a pas remarqué que c'est une simple variante de *aitonen seme* qui est également usité et qui signifie «fils de bons pères» quelque chose comme le castillan *hidalgo*.

Chaho n'avait pas l'esprit scientifique, ne connaissait aucune méthode, prenait pour des réalités les rêves de son imagination ardente et procédait par affirmations; il écrivait assez bien le français, mais son style est fatigant par sa pretention, par sa recherche de l'esprit et par son papillonnage incessant.

Je ne sais s'il avait fait des études classiques complètes, mais il ne paraît avoir étudié aucune langue étrangère, et l'on ne peut faire utilement de la linguistique, si l'on n'a pas appris, analysé et comparé au moins trois ou quatre langues appartenant à des systèmes différents.

Tout autre était le Prince L. L. Bonaparte; il avait la conception lente, il écrivait, assez mal le français, ses phrases sont pénibles, lourdes, obscures, surchargées d'incidentes et de pa-

renthèses où la pensée se perd; il écrivait l'italien beaucoup mieux. Il était fort instruit; il avait étudié les langues ougro-finnoises, les dialectes celtiques et les patois néo-latins; il s'est occupé du basque pendant une cinquantaine d'années et il a rendu de grands services aux travailleurs en publiant des spécimens très intéressants des variétés peu connues.

Une de ses erreurs de raisonnement est la manière dont il a voulu démontrer que le *n* final des imparfaits-est adventice. Le fait est certain mais se démontre autrement. L'imparfait est un ancien préterit formé par la nasalisation initiale du radical: *zitut* «j'ai vous», *zintut* «j'eus vous». Au dernier couplet du chant de Lelo *sindoas* est la seconde ou la troisième personne pluriel du préterit de *yoan*: «vous allâtes» ou ails allèrent» (1). La nasalisation initiale n'est pas autre chose que le *n* du genitif locatif de même que le *ra* causatif est le suffixe vers: *etchera* «vers la maison», *darabilagu* «nous le faisons marcher» (2). Le fait qu'un élément de dérivation peut être tantôt préfixe, tantôt suffixe n'a rien d'extraordinaire. En basque même dans le verbe la particule *ki*, qui indique le datif précède le pronom régime indirect. En magyar, la déclinaison pronominale se fait précisément par inversion. On dit: *embernek* «à l'homme» et *nekem* «à moi». Je me suis suffisamment expliqué au sujet de Bonaparte dans mon dernier article sur le Passé (Revue, IX, pp. 20 et suiv.) J'ai donné comme exemple de son manque de

(1) On a voulu voir dans l'imparfait actuel un ancien plus-que-parfait, mais le plus-que-parfait n'est primitif dans aucune langue et il est inconnu aux idiomes agglutinants. La langue qui l'a employé le plus anciennement est le grec et il y est formé du redoublement et de l'angment, ce qui montre qu'il est un passé relatif. Les basques actuels, même lorsqu'ils parlent français, emploient souvent l'imparfait ou le plus-que-parfait pour le passé défini par une sorte de répugnance pour l'interruption complète de l'action ou de l'état et c'est sans doute la raison pour laquelle le préterit périphrastique, *eman zezan* «il le donna» et *ethor zedin* encore usité au XVII^e siècle, est tombé en désuétude.

(2) Rabelais, (Gargantua, V) cite la phrase *Lagona, edatera* avec le sens de «camarade, à boire», mais en français généralement «à boire» veut dire «de quoi boire» tandis que *edatera* signifie avers le boire, allons boire». Liçarrague a fait une confusion évidente dans le dialogue de Jésus avec la Samaritaine. Il a traduit «femme, donne moi à boire» par *indan, edatera* et «comment me demandes-tu à boire» par *nola niri edatera esquez aut*, où *edatera* devrait être remplacé par *edateko*.

méthode son opinion sur le soidisant que pronominal béarnais. J'ai fait voir qu'il y a la simplement une phrase conjonctive elliptique, construction qu'on retrouve dans beaucoup de langues. Voici deux exemples caractéristiques: une dame de la cour de France, qui raconte le mariage de Louis XIV à Saint-Jean-de-Luz rapporte que l'infante Marie Thérèse, pendant qu'ont procédait à sa toilette nuptiale disait aux femmes qui l'entouraient: Pronto, pronto, que el rey me espera, «vite, vite, (que) le roi m'attend». Le premier tercet de l'Enfer de Dante est

Nel mezzo del camin di nostra vita
 Mi ritrovai en una selva oscura
 Che la diritta via era smarrita.

«Au milieu du chemin de notre vie—je me trouvai dans une forêt obscure—(que) la voie droite était perdue».

Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ces remarques; on m'a quelquefois reproché la severité de mes appréciations, mais je n'ai en vue que l'intéret de la science et j'ai déploré le temps perdu et les efforts inutiles. Pour ma part je n'ai jamais rien affirmé que sous bénéfice d'inventaire, et je n'ai redouté ni les discussions ni les critiques. *Amicus Plato, Amicus Socrates, sed major veritas.*

JULIEN VINSON.

